

pipes sont au diable, et que vous fumiez un magnifique Londres ou un pur Havane, deux qualités qui pour moi n'en font qu'une malgré la différence dans leur dénomination. Allons bon, voilà que j'insulte les marchands de tabac. Pardonnez moi, Messieurs les vendeurs de nicotine; cela m'est échappé involontairement. Je n'ai pour ma part aucun grief contre vous... au contraire!

Ces quatre mots : *J'ai cassé ma pipe* ont réveillé en moi des souvenirs à la fois chers et douloureux. Je les entendis prononcer dans deux circonstances solennelles et terribles, bien rapprochées l'une de l'autre.

La première fois, c'était le 24 juin 1859. Les plaines magnifiques et riches de Solferino tremblaient sous les détonations puissantes et multipliées des canons français et Autrichiens. Les carabines jalouses, mêlaient leurs notes moins vibrantes mais plus précipitées à ce concert de mort. Duo terrible entre ces basses et ces ténors de la guerre. La reprise du chœur était des oris de victoire ou de défaite, de mort, de rage et d'agonie. Musique funèbre, qui a pour auteur et maître la Fatalité! pour acteurs et exécutants les fils du même Dieu! pour instruments des engins mortels! pour chef d'orchestre la discorde entanée par l'ambition! pour spectateurs le silence et l'immensité, et pour juge la Postérité!

A deux heures de l'après-midi, le 1er régiment de grenadiers de la Garde Impériale (division Camou) était presque complètement détruite par le feu d'une division ennemie toute entière. Le colonel de Brettville (un vrai type celui-là, vaillant soldat et homme du monde) sentait que la position était désespérée. Nuo, la face noircie par la fumée de la poudre, cette tête avait une expression sublime à force d'être effrayante. A un moment où tout semblait perdu, les mots suivants sortirent de sa bouche contractée par une douleur morale indescriptible : "Ils n'auront donc pas à mon adresse une balle qui m'évite la honte d'une défaite!..." "Mon colonel, dit une voix à côté de lui, il n'y a pas de honte possible dans la défaite quand on se bat un contre dix comme nous le faisons en ce moment. Pour mon compte personnel, je leur dois un petit chien de ma chienne : ils ont cassé ma pipe."

Ces quelques paroles venaient d'un sous-officier, le fourrier Dagnan, que j'ai eu l'honneur de compter au nombre de mes meilleurs amis. Le brave garçon venait d'avoir le petit doigt de la main droite coupé à la première phalange par une balle qui, ricochant sur la plaque du ceinturon, avait traversé sa giberne au moment où il y portait la main pour prendre une cartouche. Or cette giberne renfermait avec les munitions, le vieux brûle-gueule de campagne. De là le désespoir du pauvre fourrier. Cinq minutes après, le clairon du 2e régiment de zouaves sonnait la charge. Les enfants de Bugeaud arrivaient au secours de leurs frères d'armes, s'élançant baïonnettes en avant sur la division autrichienne et, au bout de quelques instants, l'aile gauche de la division de la Garde Impériale était complètement dégagée. Un régiment s'était battu seul contre huit mille hommes pendant deux grandes heures et n'avait pas perdu une semelle de terrain.

Le lendemain 700 hommes du 1er grenadiers manquaient à l'appel. Le fourrier Dagnan à peine âgé de vingt ans, était fait chevalier de la Légion d'Honneur. Le colonel de Brettville avait gagné ses épaulettes de général. La pipe seule fut oubliée. Elle ne fut même pas portée à l'ordre du jour. Oh ingratitude!

Voilà ma première histoire, lecteur. Elle est vraie comme la vérité, ainsi que disait ce bon vigneron qu'on appelait Paul-Louis Courrier. Le décès de ma pipe m'a amené à vous parler de quelques-uns des braves enfants de cette France que nous aimons tant.

La seconde est plus triste et j'en fus encore un des témoins oculaires comme de la première.

C'était encore pendant la même journée. Dans l'après-midi, au bruit de la bataille s'était mêlé celui d'une tempête effrayante et terrible. On out dit que le ciel voulait aussi prendre part à cette scène patricide. La pluie tombait par torrents; les mugissements du vent couvraient parfois le bruit de la fusillade. Les éclairs mêlaient leur leur violacé et sinistre à celle qui sortait des armes de 140,000 hommes. Sur un parcours de sept kilomètres, le vent malgré sa violence avait peine à chasser la fumée compacte sortie de 150,000 bouches à feu. L'eau tombée du ciel se mêlait à la poussière et au sang et formait une boue repoussante. Des milliers de cadavres et de blessés gisaient ça et là sur cette mare sanglante. Les morts semblaient menacer encore l'ennemi qui les avait frappés. La rage ou la douleur, le désespoir ou la colère, avaient imprimé leur dernière contraction sur leurs faces blêmes et livides. Ici, un blessé demandant du secours. Près de lui, un autre appelant sa mère absente. Non

loin de ces deux malheureux, une sœur de St. Vincent de Paul, cette sainte sœur du soldat, donnant des soins assidus à un malheureux expirant. Un peu plus loin un mourant serrant avec une fureur passionnée une carabine fumante encore, sur sa poitrine fracassée, d'où s'échappait avec la vie des flots de sang. Son dernier rôle est une malédiction ou une sublime exclamation : vive la France!

Dormez en paix vaillants et chères victimes; si vos yeux avant de se fermer pour jamais n'ont pas revu cette mère que vous appelez dans votre agonie; ils ont vu de la haut les pleurs de notre mère commune : la France! si Dieu a exaucé les prières de celle qui vous donna le jour, vous devez occuper dans l'éternité la place rayonnante des martyrs.

Après la charge brillante poussée par trois escadrons du 1er Chasseurs d'Afrique et un escadron du 2e régiment de la même arme sur l'Infanterie autrichienne, l'adjudant A. Bouisson du régiment d'Artillerie à cheval de la Garde Impériale, reçut l'ordre de se porter avec une pièce de canon à 500 mètres de la 2e division de la Garde. Le feu à mitraille de cette pièce devait protéger le changement de position qui allait s'opérer. Les régiments reposés arrivaient au pas de course relever ceux qui venaient de voir mourir la poussière à la moitié des leurs.

Ce mouvement était à peine exécuté, que le maréchal Rognault de St. Jean d'Angely ordonnait une conversion sur la gauche; conversion qui portait tout à fait les troupes nouvellement engagées sur le flanc droit de la ligne de bataille Autrichienne. Cette savante manœuvre fut exécutée en un clin d'œil. La fusillade se fit entendre de plus belle; de nouveaux morts tombèrent.

Les obus, les boulets, les balles et la mitraille vinrent encore semer le trépas sur cette nouvelle et toute fraîche cible vivante. La bataille venait de recommencer avec une nouvelle vigueur. Les soldats (non, c'est les géants que je veux dire,) entendaient à peine les commandements de leurs officiers; commandements parfois interrompus et coupés par la mort. Celui qui chargeait son arme n'était pas sûr de la tirer. Bientôt une fois de plus, la fumée vint aveugler cette masse haletante effrayée. Les coups de feu n'étaient plus dirigés qu'au hasard. Parfois une balle Française venait frapper une poitrine Française.

Et cela dura encore trois grandes heures! Trois heures pendant lesquelles le fer et le plomb vinrent briser plus de 15,000 existences! Trois heures qui firent par la suite porter le deuil à des milliers de familles! trois heures enfin qui firent s'ouvrir et se combler le lendemain des quantités considérables de fosses sur cette même terre arrosée déjà un demi siècle avant; du sang des soldats de la 1er armée d'Italie.

La miséricorde divine est immense, est-il dit quelque part. Puisse-t-elle s'étendre sur ceux qui croient marcher à la gloire en se frayant des chemins dans le sang. Puisse-t-elle surtout au jugement dernier ne pas demander un compte sévère aux ordonnateurs de pareilles boucheries, des soixante mille tombes creusées au pied du Pô, du 20 mai au 1er août 1859. Pourvoyeurs de champs de bataille, où cherchez vous l'Immortalité!

La pluie torrentielle tombée à Solferino (le jour où l'histoire du trois peuplo s'augmentait d'une nouvelle page sanglante) mêlée aux larmes que durent verser les pères, mères, frères et sœurs de ceux qui tombèrent la bas; n'ont pas lavé la tache voilée d'un crêpe dont vous couvrites ce jour-là le grand livre de l'humanité!

Après la conversion opérée par le 2e division de la Garde, l'adjudant Bouisson se trouva complètement isolé à une distance de 1,800 mètres au moins de sa Division. Bientôt ses artilleurs furent mis hors de combat. Il avait lui-même reçu dans le bras droit, presque à la jonction de l'épaule, une balle qui lui avait fait une blessure profonde et douloureuse. Il restait seul avec son maréchal de logis chef de pièce (L. Caseneuve.)

L'ennemi continuait son mouvement en avant. Bientôt il n'y eut plus qu'une distance de 300 mètres entre ces deux héros et le régiment autrichien qui s'avancait sur eux. Seuls ils chargeaient la pièce, et à chaque décharge, les rangs ennemis s'éclaircissaient. La distance ne fut bientôt que de 50 mètres. "Rendez-vous", cria une voix. Une dernière décharge de mitraille répondit seule à cette sommation. Mille fusils qui ne firent qu'une seule détonation furent dirigés vers le même but : l'adjudant Bouisson tomba percé de onze balles sur lesquelles trois portèrent en pleine poitrine. Presqu'aussitôt il se releva pour retomber encore sur les genoux. Par un hasard miraculeux Caseneuve ne fut pas touché. "Ne vous rendez pas", cria Bouisson d'une voix tonnante; et par un effort surhumain il se précipita sur l'affût brisé qui portait avec peine le bronze devenu muet, il saisit dans ses bras la partie de la classe